

PAGES CANADIENNES

COMPLAINTE

Voici une des plaintes les plus populaires du siècle dernier, dans le district de Québec. Elle raconte un désastre dont le souvenir n'est pas encore entièrement éteint. Nos grand'mères la murmuraient en endormant les petits ; on la chantait dans les veillées, car, par une bizarre disposition d'esprit, le peuple aime à mêler le triste au gai dans ses réunions. La rime n'est pas millionnaire et la facture laisse à désirer, n'importe, on y trouve un reflet de poésie naïve et le dernier couplet nous paraît véritablement pathétique. Elle est extraite de l'*Histoire de l'île d'Orléans*, par M. Turcotte.

Peuple chrétien, écoutez la complainte,
D'un honnête homme qui vient de s'marier ;
Par un dimanche, la veille de ses noces,
A la grand'messe on l'a vu communier.

Après la messe il avertit son monde,
Les jeunes gens qu'il avait invités,
Son frère aîné arrivait à sa porte,
Le cœur lui crève, il se mit à pleurer.

Ce cher Louison, qui va le recevoir ;
" Mon frère aîné, qu'avez-vous à pleurer ? "
" Ah, mon cher frère, je déplore vot' sort,
Que le malheur ne vous soit pas comme à moé.

" Voilà onze ans que je suis en ménage.
Jamais la paix n'a régné chez moé.
Si vous voulez quitter ce mariage,
Je vais payer tous les frais qui sont faits. "

" Mon très cher frère, retenez donc vos larmes,
V'nez avec moi, vous êtes mon aîné : "
Etant partis, Dieu préserve le naufrage,
Les voilà donc à bon port arrivés.

Le lundi vient, faut aller à la messe.
Les mariés, qui viennent de s'unir,
Sont revenus à la maison des noces,
Se divertir et prendre du plaisir.

Le lendemain, le lendemain des noces,
Quel triste jour et quel fatal oubli !
Sont rembarqués tous avec allégresse,
Quinz'se sont mis dans la chaloupe à Louis.

Ce cher Louison, par trop de complaisance,
Laisse gouverner par un novicier,
En débouchant à la Pointe-Porte-lance,
Mal gouvernée la chaloupe a viré.

Un orphelin qui était dans la barge,
S'est écrié : " Mon Dieu, j'suis englouti,
Faut-il périr à la fleur de son âge,
Faut-il mourir si près de ses amis ! "

Treize ont péri sur le bord du rivage,
Treize ont péri dans la mer submergés ;
De tous côtés on voit venir le monde ;
Gens de Beupré qui les voient traverser.

Tout le rivage était mouillé de larmes,
Quand tout chacun reconnaissant les siens,
On a trouvé le marié et sa femme,
Son frère aîné, avec lui l'orphelin.

Joseph Paré vint ramasser sa femme,
Deux de ses sœurs, et trois enfants aimés,
" Ma chère enfant, faut-il que ton alliance,
Nous ait causé tant de mortalités. "

Ils croyaient bien ce soir souper ensemble
Se divertir et prendre du plaisir,
La table est mise—qu'on l'ôte en diligence,
Les draps seront pour les ensevelir.

RÉFLEXIONS D'UN CHEVAL D'OMNIBUS

Il nous a paru piquant de reproduire la causerie suivante qui, sauf le décor, pourrait être encore d'actualité. En effet, le peuple reste le même, et un observateur contemporain aurait peu de chose à ajouter à cette scène de mœurs spirituellement esquissée.

Il m'est arrivé plusieurs fois, pour mon plaisir ou mes affaires, de traverser Montréal d'un bout à l'autre,

en suivant les lignes de chars urbains qui y sont établies.

Quand je n'en suis pas empêché par la foule trop grande des passagers, je tâche de me mettre à l'un des premiers sièges en avant, et c'est là que j'ai surpris les conversations, parfois fort intéressantes, qu'échangent entre eux les deux ou trois intelligents animaux qui traînent le véhicule urbain.

De grands philosophes ont prétendu que les animaux pensent.

J'irai plus loin ; je prétends qu'ils se parlent entre eux.

Nous partons du dépôt des chars urbains. Deux beaux individus de la race chevaline, sortant tout frais de l'écurie, sont attelés à l'immense boîte dans laquelle les habitants de la banlieue de Montréal montent pour aller acheter des épicerie et autres provisions lointaines, et où je grimpe parfois moi-même pour m'en aller dîner, après avoir fait, à pied, une promenade excessivement longue, en vue de découvrir—mais vainement—si l'on n'aurait point définitivement fixé quelque part le terminus du chemin de fer de colonisation du Nord.

J'en reviens à mes deux chevaux.

L'un d'eux tourne la tête en arrière et regarde s'il entre beaucoup de monde dans la boîte. Puis il approche doucement le nez de celui de son camarade de traits, et lui dit évidemment :

—Ça va bien aller ; tu n'auras pas besoin de tirer trop fort ; il n'y a dans la voiture qu'un monsieur de pesanteur moyenne (c'est moi), et une petite demoiselle qui s'en va porter à sa grand'maman, en ville, des gâteaux que ses grandes sœurs ont faits hier, tout en méditant des hommes.

Et nous partons. La jeune fille est située à l'est moi à l'ouest, observant mes deux amis, les chevaux qui sont partis d'un pied allégre.

Tout à coup, la lourde machine s'arrête et, d'une maison située en face de notre point d'arrêt, émane une famille entière : *Paterfamilias, materfamilias, pueriet puella.*

Le père porte un gros panier et un parapluie de famille et d'alpaca, comme disait M. Prudhomme.

La mère a, au bras gauche, un gros panier, qui semble très lourd, une ombrelle, quatre châles, et, sur le bras droit, un joli bébé de dix mois environ.

L'aîné, un gros garçon d'une douzaine d'années, porte un cerf-volant de trois pieds de haut, bariolé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, vers les régions duquel il se propose de le diriger bientôt au bout d'une corde qui forme un rouleau gros comme une respectable citrouille.

Un autre bambin est armé d'une canne et d'un filet à pêche.

Les fillettes—âges : sept, six, cinq et quatre ans—portent, chacune, un tas de bibelots qu'il serait long et inutile de décrire, tels que poupées, ballons captifs, etc.

Mes deux amis, les chevaux, et moi, nous sommes en présence d'une brave famille qui s'en va faire un pic-nic à l'île Sainte-Hélène.

La famille est entrée dans la boîte ; l'un des chevaux s'est détourné et l'a aperçue.

—Il va falloir tirer fort, mon pauvre vieux, dit-il à son compagnon. Ce bonhomme-là et sa digne femme me semblent un certain poids dans la société.

—Que veux-tu ! répond l'autre cheval.

On va repartir. Les deux pauvres chevaux, arrêtés tout court dans le trajet qu'ils avaient entrepris avec tant d'énergie, éprouvent quelque difficulté à démarrer la machine. Le cocher les frappe cruellement de son vilain fouet, en vociférant des imprécations dans une langue et contre des Dieux inconnus.

Je pense un instant à la " Société protectrice des animaux ". Si j'allais lui faire mon rapport ? Mais non ! Ce serait ridicule et inutile.

Je tombe dans une rêverie profonde, et le vers du fabuliste me revient à la mémoire :

Le plus cheval des trois n'est pas celui qu'on pense !

O bon Lafontaine, aurais-tu prévu les voitures de place et leurs cochers, les compagnies de chars urbains et leurs iniquités ?

Vingt fois, pendant un trajet de vingt-cinq minutes la boîte s'arrête et repart brusquement. C'est à peine si mes pauvres amis, les chevaux, ont le temps de se communiquer leurs impressions de plus en plus pénibles.

La boîte contient à ce moment, outre les personnes mentionnées :

Un monsieur qui trouve fort mauvais qu'on laisse monter dans les chars des personnes portant des papiers (il a raison) et qui va se plaindre à son ami l'échevin X... ;

Deux chasseurs, avec carnassières et fusils. Pas de chiens ; (heureusement).

Un valétudinaire avec son pliant sous le bras ;
Deux matelots anglais qui se disent : *This is a strange country.*

Un avocat qui vient évidemment de perdre une cause, et qui semble d'une humeur massacrante, ce pourquoi il marche sur les pieds de la fillette aux gâteaux qui pousse un joli petit cri.

Huit ou dix autres individus dont il m'est impossible de définir la position sociale. Nous sommes, dans la boîte, comme harengs en caque.

Enfin, deux amoureux qui se " tassent " dans un coin, et trouvent que la boîte n'est, en aucune façon trop remplie, et qu'il n'y fait point trop chaud.

Pour moi, j'étouffe ; je sonne et parviens à descendre, après m'être, pour ainsi dire, enfoncé une côte sur l'angle du panier de la grosse maman.

En partant, je jette un dernier regard sur mes deux amis, les chevaux, qui sont en nage et haletants.

Au moment où je prenais le chemin de ma demeure l'un disait à l'autre :

—Quand on veut loger tant de monde que cela dans la boîte, on devrait nous mettre à quatre pour la tirer. Pas vrai, pauvre vieux ?

Mon Dieu ! que les chevaux ont de l'esprit !

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

Montréal, juin 1877.

LES BOIS-FRANCS

Cet article a paru en 1863. Le rêve patriotique du zélé prêtre s'est entièrement réalisé. Les Cantons de l'Est sont aujourd'hui couverts d'un nombre considérable de belles et florissantes paroisses catholiques et canadiennes-françaises. La grande majorité de cette partie du pays est catholique.

Pour se former une idée de l'état prospère et heureux auquel sont parvenus ces lieux regardés naguère comme le séjour d'une population pauvre et malheureuse, il suffirait de visiter les trois villages incorporés de Plessisville, à Somerset, de Princeville, à Stanfold, et de Saint-Christophe, Arthabaska, qui se disputent noblement et avec intelligence la supériorité dans ces cantons.

On l'a dit de bien des manières, et on ne peut trop le répéter : la colonisation prompte et rapide de nos terres incultes, voilà l'œuvre la plus importante que nous ayons à faire réussir. Et pour nous Canadiens-Français, l'établissement de nos compatriotes sur le sol du Canada doit être un de nos vœux les plus ardents et le but des plus généreux efforts de tout ami sincère du beau nom que nous portons.

Oui, si nous voulons conserver notre nationalité, ce précieux dépôt, purifié par les épreuves, que nous ont transmis nos pères, " emparons-nous du sol ", emparons-nous surtout de cette magnifique étendue de terres des Cantons de l'Est, sur lesquels vont se répandre les flots de l'émigration étrangère. Bientôt ces lieux, à raison de leur climat, de leurs remarquables pouvoirs d'eau, de l'importante voie de communication qui les relie à nos grands centres de commerce et aux marchés de nos industriels voisins, seront comme le enier du Canada. Il y a là espace pour ces milliers